



Une
Indifférence
parfaite

HUGO DRAY

pbn#37

Projet Bradbury

Nouvelle #37

Smashwords Edition

© Hugo Dray 2020

Couverture : d'après une photo libre de droits de JR Korpa

Tous droits réservés

ISBN : 9781005158323

Distributed by Smashwords
Smashwords Edition, License Note

« Thank you for downloading this free ebook. You are welcome to share it with your friends. This book may be reproduced, copied and distributed for non-commercial purposes, provided the book remains in its complete original form. If you enjoyed the book, please return to Smashwords.com to discover other works by this author. Thank you for your support. »

Table des matières

Une indifférence parfaite

Le projet Bradbury

L'auteur

Il était enfermé depuis deux jours maintenant. Et toujours pas la moindre explication. Il avait été placé dans cette petite cellule grise et sale immédiatement après son arrestation et ses questions étaient toutes restées sans réponses, comme si les policiers sans visages avaient pour instruction de rester parfaitement muets, car malgré la rage qui l'avait animé à ce moment-là, aucun d'entre eux n'avait émis le moindre son, ni pour expliquer quoi que ce soit, ni pour le réprimander. Ils l'avaient emmené jusque dans cette cellule dans une indifférence parfaite.

La pièce était quelconque. Les quatre murs avaient perdu depuis longtemps leur revêtement d'origine, le plafond était haut, l'émail des toilettes à la turque avait quasiment disparu et l'unique fenêtre était si petite que la pièce semblait constamment dans la pénombre. Il était assis sur la paille à ressasser les mêmes pensées. Il essayait de trouver dans un recoin de son cerveau ce qui avait pu motiver son arrestation et il se demanda alors combien d'hommes et de femmes s'étaient succédé dans cette misérable pièce.

Dès le début de l'Insurrection, présentant les dangers à venir, il s'était tenu à l'écart de toute polémique et s'était efforcé d'adopter une posture discrète et la plus effacée possible. Il avait soigneusement fait disparaître tous les documents, tous les livres, toutes les preuves qui démontraient l'énorme travail de falsification opéré par le gouvernement et tout ce qui était désormais interdit. Il avait dû se séparer de tous ses classeurs de recherche, mais il ne s'était pas résolu à tout faire disparaître. Durant plusieurs jours, il avait soigneusement scanné et archivé chaque page de chaque classeur et avait caché la minuscule clé USB dans une goulotte électrique de son appartement.

Il se dit alors que même s'il n'était coupable d'aucun délit, il devait être fiché depuis le départ comme un potentiel dissident, au vu des fonctions qu'il occupait avant l'Insurrection. Cela faisait bientôt deux ans que le nouveau gouvernement avait pris le relais de l'ancien et en l'espace de si peu de temps, la société avait considérablement changé. Une à une, au nom d'une sécurité qui paraissait plus fantomatique qu'autre chose, on avait supprimé des pans entiers de liberté individuelle. D'ailleurs, à bien y regarder, il n'en restait que des bribes. Liberté de mouvement limitée vu qu'il était désormais impossible de quitter les villes sans laissez-passer, un couvre-feu quotidien qui empêchait toute sortie nocturne, rationnement de l'alimentation via des tickets numérotés, interdiction d'exercer tout métier éducatif, médical et militaire sans une autorisation quasiment impossible à obtenir.

Il se prit la tête entre les mains et ressentit une grande lassitude. « À quoi bon survivre des conditions pareilles ? » se disait-il. Puis il se maudit d'avoir été aussi lâche, d'avoir été attentiste. Il avait pourtant parfaitement analysé les signes avant-coureurs de la future Insurrection. Enfin insurrection n'était pas le terme le plus exact. C'était en réalité une manœuvre sournoise, une véritable manipulation de l'opinion, les médias, totalement soumis, s'étaient efforcés de faire avaler la plus grosse des couleuvres à une population qui se remettait à peine de la pandémie de grippe qui avaient causé des centaines de milliers de morts et qui avait entraîné le pays dans une récession sans précédent. Car pour ce qu'il en savait, c'était bien le gouvernement lui-même qui avait orchestré cette guerre civile. Renversant l'Ancien Monde pour mieux le remplacer. Les gouvernants d'hier passant à l'ombre pour mieux tirer les fils des marionnettes d'aujourd'hui.

Car dans les mots livrés quotidiennement par le ministère de l'Éducation à l'ensemble de la population, désormais totalement asservi, il avait retrouvé le même langage, le même style, les mêmes métaphores que l'ancien ministre de l'Intérieur et cela l'avait profondément intrigué.

Il se souvenait maintenant d'en avoir fait la remarque à Sophie peu de temps avant sa disparition, un an plus tôt. Elle avait d'ailleurs été assez dubitative au début, mais à force de comparer les deux types de discours, elle avait rejoint ses certitudes. Elle en avait été choquée d'ailleurs, mais elle était partisane de l'oubli. Elle lui avait demandé solennellement de ne plus en parler. Il se souvenait d'avoir été surpris par ses propos tout en sachant qu'elle avait raison. Le combat étant perdu d'avance et s'il avait eu l'inconscience de clamer tout haut ce qu'il pensait, il aurait disparu à son tour en moins de temps qu'il ne faut pour le dire.

D'ailleurs, il se demanda s'il n'avait pas été imprudent ce jour-là. Rien ne pouvait lui prouver que Sophie n'avait répété ses propos à quelqu'un. Il balaya ces pensées d'une autre époque et se fit plus fataliste. Dans le monde qui était le sien aujourd'hui, les gens disparaissaient apparemment sans raison et on ne les revoyait jamais. Et il en savait assez sur ce type de gouvernement pour imaginer le pire.

Une fois de plus, il analysa chaque recoin de la pièce pour tenter de découvrir une faille, même la plus petite. Quelque chose qui lui permettrait de s'échapper, d'une manière ou d'une autre. Il regarda longuement la petite fenêtre. Elle était sans barreaux, car cela ne servait à rien. À part un jeune enfant, personne ne pourrait se faufiler par là. Et de toute façon, la fenêtre donnait sur une cour fermée. Il n'y avait vraiment rien à espérer de ce côté-là. Il n'avait aucune échappatoire, il le savait parfaitement. Même le suicide était impos-

sible. Lorsqu'il était entré dans la cellule, on l'avait dépouillé de sa ceinture, des lacets de ses chaussures et même de ses lunettes. À part se fracasser le crâne contre un mur, il n'avait aucun moyen de se tuer.

De toute façon, même si cela avait été le cas, c'était de loin la dernière option qu'il choisirait. Il tenait bien trop à la vie même si celle-ci perdait chaque jour un peu plus du sens qu'elle pouvait encore avoir. Il tenait à la vie, mais savait, au fond de lui, qu'elle ne tenait qu'à un fil.

Il entendit alors des pas dans le couloir. Il tourna la tête vers la porte et entendit bientôt le bruit de la clé dans la serrure. Il se demanda s'il devait se réjouir d'être enfin le centre d'une quelconque attention ou s'il devait avoir peur que l'on vienne le chercher pour simplement l'exécuter. Son rythme cardiaque s'emballa subitement.

Deux hommes en uniformes avec les mêmes casques que les autres se tenaient dans l'embrasement de la porte et l'un d'eux lui ordonna de les suivre. Il se leva lentement et quitta enfin la cellule. Il les suivit le long d'un corridor étroit et humide et descendit un escalier en colimaçon. Il se retrouva alors en face d'un long couloir qu'il arpenta avec une appréhension grandissante. Il fut alors introduit dans une pièce aux murs vert métallique dans laquelle se trouvaient une simple table et deux chaises. Il comprit alors qu'on allait l'interroger. On lui ordonna de s'asseoir et d'attendre. Les deux soldats refermèrent la porte derrière lui et une fois de plus, le temps passa avec une extrême lenteur.

Il en profita pour analyser la pièce dans laquelle il se trouvait. D'emblée, il avait constaté que malgré l'absence de fenêtre, elle sentait bien moins mauvais que sa cellule. Les murs semblaient avoir été repeints récemment et une seule chose l'intrigua. Le sol ressemblait à une vasque qui convergeait au centre de la pièce, sous la table précisément, où se trouvait une sorte d'évacuation.

Alors qu'il réfléchissait à ce détail plutôt curieux, il entendit à nouveau le bruit de la clé dans la serrure. La porte s'ouvrit et un nouveau soldat pénétra dans la pièce. Son uniforme était différent ainsi que le casque qui recouvrait, comme pour les autres, intégralement la tête. Mais cela n'avait plus d'importance désormais, cela ne changeait rien, car cela faisait bien longtemps que les visages avaient disparu. Le nouveau venu s'installa en face de lui et ordonna d'un geste aux soldats de fermer la porte.

Un son métallique et lointain sortit du casque et il fut si surpris d'entendre quelque chose qu'il ne comprit pas un mot de ce que venait de dire le soldat. Ce dernier répéta :

— *Identité ?*

— Richard Vergnier.

— *Date et lieu de naissance ?*

— 25 avril 1997 à Marva, anciennement Marne-la-Vallée.

— *Profession ?*

— Manutentionnaire au SIVO

Profitant d'une courte pause du soldat, il demanda :

— Qu'est-ce qu'on me reproche ?

Le soldat ignora sa question et poursuivit :

— *Que faisiez-vous avant l'insurrection ?*

— J'étais professeur d'Histoire contemporaine... avant de découvrir que je ne servais plus à rien.

— *Vos propos sont à la limite de l'acceptable. Vous feriez mieux de vous reprendre.*

— Il n'y a rien de moins vrai dans ce que je dis et je ne vois pas où est le mal.

— *Nous avons compilé un certain nombre d'informations en ce qui vous concerne et le constat est sans appel.*

Une nouvelle pause.

— *Vous êtes accusé de haute trahison.*

Il crut un instant qu'il avait mal entendu, mais il sut aussitôt que ce n'était pas le cas.

— *Vous êtes en possession d'information prohibée et vos connaissances historiques sont un danger pour l'état.*

— De quoi parlez-vous ? Je ne comprends pas. Je ne possède absolument rien d'interdit.

Le soldat fouilla l'une de ses poches et posa sur la table la clé USB qu'il avait cachée dans son appartement. Il crut défaillir à la vue du minuscule lecteur. Il se demanda aussitôt comment ils étaient parvenus à le trouver. Bien que cela n'ait plus beaucoup d'importance. Il savait que, coupable ou non, les jeux étaient faits.

— *C'est à vous, n'est-ce pas ?*

Perdu pour perdu, il décida de jouer son va-tout.

— Absolument pas. Je n'ai rien de tel en ma possession.

— *Pouvez-vous affirmer ne jamais avoir eu de propos dissidents ?*

— Évidemment !

C'est alors que le soldat fit une chose parfaitement improbable. Il actionna un bouton au niveau de son casque et le déverrouilla. Le soldat enleva minutieusement le casque de sa tête et Richard reconnut aussitôt celle qui se trouvait en face de lui :

— Sophie ?!

La femme qui lui faisait face avait le visage impassible, mais il put discerner une pâleur intense et une grande lassitude. C'était Sophie, mais profondément changé. Comme si elle avait vieilli prématurément. Elle parla avec lenteur :

— Il n'y a plus de Sophie, je ne suis plus celle que tu as connue. Ici je suis le sergent T85F46 et je ne peux pas faire grand-chose pour toi. J'en suis désolé.

— Vraiment ? demanda-t-il avec une pointe d'ironie.

Sophie ne releva pas la pique et Richard lui lança un regard glacial :

— C'est toi qui m'as dénoncé ?

— Je n'avais pas le choix.

— On a toujours le choix ! dit-il avec conviction

— Plus maintenant.

Richard secoua la tête de dépit. Il avait une erreur, une seule et elle allait lui être fatal.

— Pourquoi ?

Sophie avait un visage parfaitement inexpressif.

— Il n'y a plus de pourquoi, non plus, dit-elle comme si c'était évident. Ce que tu as fait est trop dangereux. Ils sont obligés de se protéger.

— C'est-à-dire ? Qu'est-ce qui m'attend ?

Sophie baissa les yeux, comme épuisée parce qu'elle venait de dire. Elle semblait aux prises avec des forces contradictoires.

— Tu vas être reconditionné à 100 %

— Reconditionné ?

— Oui, ils vont effacer ton cerveau et t'affecter là où ils le souhaitent.

Richard la regarda avec tristesse et baissa la tête à son tour. Puis il la releva, animé d'un espoir improbable.

— Et tu peux faire quelque chose, pour empêcher ça ?

Sophie tenta de lui sourire, mais son visage semblait dans l'incapacité de le faire et il vit à la place une bien curieuse grimace.

— Oui, je peux.

Les yeux de Richard se mirent à briller et il comprit trop tard ce qui était en train de se produire. Sophie sortit de sous la table un pistolet et le pointa sur lui. Elle pressa la détente.

Richard tomba à la renverse et le sang commença à s'écouler lentement de son crâne pour filer vers l'évacuation qui se trouvait au centre de la pièce.

Sophie remit son casque et se leva lentement.

Elle ouvrit la porte et s'adressa aux gardes :

— *Veillez nettoyer la pièce et faites venir le suivant.*

LE PROJET BRABDURY

En 2001, lors d'une conférence, [Ray Bradbury](#) évoque les difficultés de l'écrivain et lance un défi à l'assemblée :

« Écrire un roman, c'est compliqué : vous pouvez passer un an, peut-être plus, sur quelque chose qui, au final, sera raté. Écrivez des histoires courtes, une par semaine. Ainsi vous apprendrez votre métier d'écrivain. Au bout d'un an, vous aurez la joie d'avoir accompli quelque chose : vous aurez entre les mains 52 histoires courtes. Et je vous mets au défi d'en écrire 52 mauvaises. C'est impossible. »

Hugo Dray a décidé de relever le défi et publie la première nouvelle du projet le 12 janvier 2020.

L'AUTEUR

Hugo Dray est un touche à tout autodidacte qui a consacré une partie de sa vie au cinéma et à la musique, mais en 2013 il décide de quitter la ville pour se retrancher dans les montagnes où il décide de se consacrer à l'écriture.

En 2020, il décide de se lancer dans le projet Bradbury dont « Une indifférence parfaite » est la trente-septième nouvelle.

Pour suivre l'actualité d'Hugo Dray : <http://www.hugo-dray.fr>